

VOX CLAMANTIS IN DESERTO

Les théâtres des faubourgs ont fait l'ouverture de la saison. Ils sont deux à Montréal qui se partagent les faveurs du public, lequel témoigne de son plaisir par son assiduité. C'est du drame que l'on donne à ces deux théâtres, du bon vieux mélodrame vertueux jusqu'à excès ; c'est la voix du sang ou le cri de la conscience qui dicte les actions des personnages, et si la vertu est parfois persécutée pendant un nombre indéterminé d'actes, soyez sûrs qu'elle triomphe toujours du vice et que toujours celui-ci est confondu. C'est dire que les berquinades de d'Ennery, de Cormon et autres spécialistes dans ce genre sont, nous ne dirons pas inoffensives au point de vue de la morale, mais essentiellement morales, surtout parce que les leçons qui en découlent sont très facilement assimilables et accessibles aux cervaux les plus bornés.

Il y a donc pour les spectateurs plaisir et profit. D'un autre côté, cette implantation solide du théâtre français populaire dans notre Cité ne peut avoir que de bons résultats au point de vue économique et au point de vue du patriotisme dans lequel notre population a tant besoin de se retremper en cette époque de crise, d'élan insensé vers le gouffre de l'impérialisme.

Nul ne songerait donc à blâmer ces intéressantes entreprises, et il ne viendrait à l'idée de personne de croire à un danger quelconque par suite de la fréquentation de ces théâtres.

Ce n'est pourtant pas l'avis de notre clergé intransigeant et rapace. A l'église St-Jacques, le jour de l'ouverture des deux nouvelles salles, un prédicateur a fulminé contre elles et défendu à ses ouailles de les fréquenter. " Comment," a-t-il dit, " il y a des jeunes gens qui vont verser 25 sous par semaine dans ces antres de perdition, et qui ne trouvent pas le moyen de louer un banc à l'année dans la maison de Dieu ? Malheur à eux, etc."

On voit où le bât blesse ces messieurs. Le théâtre, c'est un concurrent. Nos doux mais exigeants pasteurs entendent conserver le monopole du drainage de nos écus et n'admettent pas d'autre exploitation que la leur. Malheureusement pour eux, le peuple n'est plus dupe de leurs manœuvres ; il se dit, ce bon peuple, que lorsqu'il a accompli le matin ses devoirs religieux, monsieur le curé n'a rien à voir dans ses actions et dans ses dépenses profanes. Ceux qui besognent durement toute une semaine ont droit de disposer du fruit de leur labeur à leur guise, sans prendre conseil des riches oisifs qui font ce qu'ils veulent dans leurs somptueux presbytères.

Et ce peuple, que le clergé mène à coup de trique, commence à trouver étrange que ceux qui ne vivent que de sa misère ajoutent